



*Les deux jeunes gens s'assirent à la table derrière eux.... (Page 251.)*

— Pourquoi ? Parce que les officiers le commandaient et disaient que c'étaient des francs-tireurs. Pourquoi ? Je vous le dirai, moi, le pourquoi : parce qu'il fallait effrayer la population civile, la démoraliser, afin de l'opprimer plus facilement ; parce que nos autorités militaires volent et pillent là où elles le peuvent et que l'on voulait nous faire vivre aux frais de la petite Belgique. De Roulers, nous fûmes envoyés au front.... Ach, mein Gott ! Nous fûmes bien punis ! Nous n'avons pris n'y Ypres, ni Dunkerque, ni Calais, mais perdu des hommes par milliers. Je ne pourrais pas vous dire tout cela ; si on le savait, je serais puni exemplairement. Si je vous parle de tout cela, c'est parce que j'ai vu votre fiancée....

— Comment savez-vous?...

— Oh, je l'ai bien compris. J'ai vu qu'elle ne faisait pas comme les autres.... Oh, ma femme ne chantait pas non plus, hier, lorsque je partis,... elle s'évanouit ! Oui, je vis votre fiancée, et j'ai senti que vous n'étiez pas comme les pauvres emballés qui chantent encore. Mais que savent-ils ?

— Etes-vous d'Aix-la-Chapelle ?

— Non, de Haaren....

— Vous êtes bien pessimiste, à mon avis. C'est l'Angleterre qui joue un rôle perfide.

— Ta, ta, l'Angleterre et l'Allemagne se battent pour l'hégémonie mondiale. Les capitalistes des deux pays sont opposés en deux clans hostiles et ce sont nous qui payons les frais.

— Ça sont des blagues. Il n'y a donc plus de patriotisme pour vous ?

— Patriotisme ? Non, je ne dirai rien, car j'irais trop loin. Et puis, je suis le bouc émissaire. Les officiers soigneraient bien pour que j'obtienne un poste très dangereux et que je sois vite couché sous la terre. Alors ma femme et mes enfants pourront se réjouir et chanter en voyant d'autres hommes et jeunes gens partir pour se faire tuer, car leur mari et père sera un héros !

Cet homme était réellement un pessimiste ; d'autres, pendant que s'échangeait ce dialogue, chantaient encore. Pour ceux-là, c'était « la guerre fraîche et joyeuse », comme disait le Kronprinz.

Ils étaient nourris de lectures tendancieuses, qu'offraient à leur avidité les pamphlétaires d'Outre-Rhin, et dans lesquelles la Belgique était la plus malmenée. A preuve, cet extrait du « Livre Rouge allemand », qui vaut la peine d'être reproduit, et dont voici un passage :

« A l'avenir, on ne pourra plus dire : A tel endroit, il a été commis des ravages tels que les Huns ou les Vandales pourraient accomplir; il faudrait plutôt dire : on s'est conduit comme des Belges.

» Les Belges ne méritent plus le nom de peuple civilisé; la guerre a arraché le masque à ce peuple hypocrite, et nous voyons désormais clairement quelles hordes sauvages peuplaient le sol belge.

» Il faudrait que l'on réservât à la nation entière les mêmes traitements que ceux dont, nous autres, Allemands, habitant la Belgique, nous avons eu à souffrir.

» Un peuple capable, en ricanant, de couper les gens en morceaux, de chasser les gens des hôpitaux, de jeter les enfants par les fenêtres et de mener par les rues, en pleine nuit, en les rouant de coups, femmes et jeunes filles; un peuple qui tire à la dérobée de toutes les maisons et de tous les taillis sur nos braves soldats, un peuple qui s'attaque à toutes les propriétés privées et qui s'est rué comme une bande d'assassins dans les maisons allemandes, a perdu le droit d'habiter au sein de l'Europe.

» Nous devons faire un exemple : non seulement annexer la Belgique et expulser le roi, mais comme il a été fait de nous, Allemands et Hongrois inoffensifs, chasser le peuple entier du territoire belge.

» De cette façon seulement, l'Europe sera nettoyée d'une horde sauvage, fanatique et hypocrite, dont le pays n'a été, jusqu'à présent, qu'un repaire d'anarchistes et de joueurs.

» Je sais bien que les lecteurs prétendront que je vais trop loin, mais je sais parfaitement ce que j'avance.

» *Si nous annexons la Belgique*, et que nous y laissons les Belges, nous aurons à l'intérieur de nos frontières un peuple sans civilisation : la Belgique resterait un éternel foyer de mécontentement et une source de révolutions et de complots continuels, et les lois draconiennes ne serviraient à rien, car le Belge, paresseux, est trop dissimulé et trop hypocrite.

» L'esclavage, tel que le pratiquent les Belges au Congo, nous ne pourrions vraiment pas l'introduire, notre civilisation y répugne.

» Tolérer plus longtemps la Belgique, petit Etat rapace, est impossible également, après tout ce dont on s'y est rendu coupable à notre égard; les Belges interpréteraient cela comme un signe de faiblesse de notre part.

» Il ne reste donc plus d'autre issue que de confier les Belges à

leurs frères alliés, les Russes, pour qu'ils aillent peupler les steppes de l'Asie et y continuer leur existence de *Barbares!!!* »

Ce document, intitulé « Expulsés de Belgique » (Aus Belgien ausgewiesen, von C. Walmann, Verlag Neumann, Stadtbuchdruckerei Clewitz, Berlin, 1914), continue sur ce ton à nous représenter comme les plus barbares des peuples qui soient. A le lire, on croirait rêver et l'on se demande comment il est possible que l'on ait osé répandre sur nous de pareilles calomnies monstrueuses, car il est douloureux, pour quiconque connaît la Belgique et les Belges — et ils sont légion en Allemagne, — que les affirmations mensongères y contenues sont trop cousues de fil blanc pour que quelqu'un, même prévenu contre nous, y puisse ajouter foi.

Mais ce furent ces intéressantes allégations qui devaient alimenter les cerveaux des trans-Rhénans. Pauvres estomacs qui devaient digérer pareille littérature de guerre ! C'est bien lourd et une constitution latine ne la digérerait pas.

Eux, cependant, la gobaient; ils ne demandaient pas mieux que d'endormir leurs consciences si tel est que cela fut nécessaire. Nous en doutons, mais voulons le croire à la décharge d'une partie de la population, genre Herder, qui fut entraînée par la politique d'un parti militaire assoiffé d'aller conquérir des honneurs qu'il estimait faciles à glaner.

Mais revenons à notre récit et occupons-nous de ces soldats, pionniers de la civilisation teutonne !

\* \* \*

Lorsque le régiment atteint la frontière belge, des clameurs s'élevèrent. On était en « pays ennemi ».

— Ce village se nomme Gemmenich, dit le voisin de Diedrich, et ces femmes et enfants sont nos ennemis maintenant. Hier, on pouvait venir faire des affaires ici, boire un verre de bière, rire, danser avec les jeunes femmes; aujourd'hui, ces mêmes gens sont nos ennemis et nous devons leur vouloir du mal. Pourquoi ?

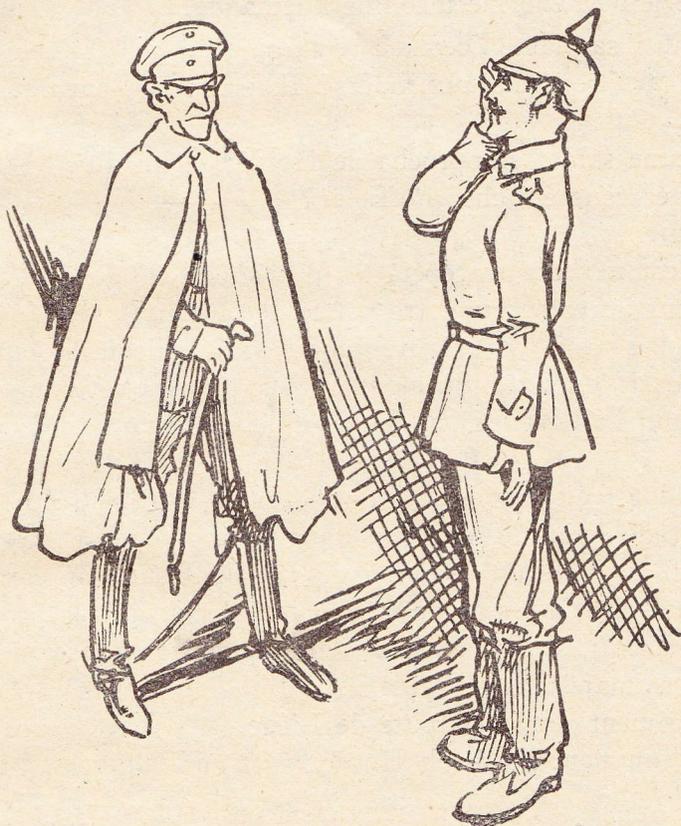
— Parce que les Belges ont fait cause commune avec les Français et les Anglais.

— Non, parce qu'ils ne voulurent faire cause commune avec nous et parce qu'ils refusèrent de laisser passer l'armée allemande, ce qui était leur droit.... Mais, je m'aperçois que je parle trop.

On marchait toujours jusqu'à ce que, finalement, on fit halte quelques instants, afin de donner un peu de repos aux hommes.

Soudain, on vint appeler Diedrich, qui était mandé chez un officier. Il connaissait l'homme, un petit clerc d'Aix, qui, en temps de paix, saluait bien bas le père de Diedrich, le négociant Herder. Mais, maintenant, les rapports étaient changés.

Le petit clerc était là, devant Diedrich, en uniforme de lieutenant, et Diedrich devait le saluer et rester en position devant lui, immobile, comme une statue, à distance réglementaire.



— Vous avez entendu, en cours de route, des propos révolutionnaires ! dit l'officier d'un ton sévère.

Diedrich fut saisi.

— Oui, mon lieutenant, reconnut-il timidement.

— Et vous avez contredit le lâche, mais pas avec assez de conviction, assez de force. Il est de votre devoir de répéter immédiatement de pareils propos à vos supérieurs. Vous devez aider à empêcher le défaitisme d'entrer dans nos rangs. Entendu ?

— Oui, mon lieutenant.

Et Diedrich put partir.

Il se sentit blessé par le ton hautain de cet ancien garçon de bureau. Que s'imaginait-il donc ? Puis, il se rappela qu'il ne pouvait pas penser ainsi, que cela était également défendu.

Un soldat allemand n'avait pas le droit de penser. Pour lui, il n'existait qu'une seule chose : obéir aveuglement !

Et quand d'autres échangeaient à haute voix des idées antipatriotiques, il devait les trahir et s'empresser de répéter leurs paroles à ses supérieurs. Il n'était pas un homme, maintenant, mais une toute petite rouerie de l'énorme machine allemande.

Revenu à sa place, Diedrich remarqua que son compagnon avait disparu. L'avait-on mis aux arrêts ? Il le chercha partout, mais ne le trouvait plus.

Un jeune soldat s'approcha de Herder et lui dit :

— Avez-vous été chez l'officier ?

— Oui....

— C'est moi qui ai répété les paroles de ce lâche, et j'en suis fier. Et vous devez servir votre patrie de la même façon.

L'homme avait une figure fouine ; on y lisait la fausseté, et Diedrich sentit le mépris lui monter au cœur pour cet homme. Il put retenir à temps une réflexion blessante, se souvenant qu'il ne pouvait rien dire.

Ce soldat avait raison. Lui aussi devait agir en traître vis-à-vis d'un camarade ayant des opinions dangereuses pour l'armée de l'empereur. Lui aussi devait abdiquer de sa volonté, de son caractère. Il n'appartenait plus à ses parents, à sa fiancée ; il était la propriété du Kaiser. Pour lui, il devrait être heureux de donner sa vie, comme offrande à sa majesté impériale !

Le régiment reprit la route de Liège.

Voilà comment Diedrich Herder vint en Belgique.

\* \* \*

Maintenant, il était assis à côté d'une femme du peuple ennemi. Pour elle, il se nommait Wilhelm ; pour le personnel de l'hôtel, il était M. Durieux, voyageant avec sa femme.

La vision qui venait de voiler son regard fut celle d'Elsa, recouvrant de ses mains ses yeux en pleurs.

Il lui écrivait régulièrement et lui avait annoncé également qu'il

avait maintenant une place de toute sûreté, loin du danger, dans un service de Bruxelles.

Dans une longue lettre, sa fiancée lui avait exprimé, bien qu'en termes prudents, eu égard à la censure, toute la joie qu'elle en éprouvait; cela se lisait entre les lignes.

Gabrielle avait à peine fini de dîner, quand le garçon vint lui dire que le couple s'apprêtait à sortir.

— Ils viennent de régler leur note, dit-il, et j'ai entendu qu'ils se proposent d'aller en ville, et je présume que ce ne sera pas pour voir les beautés de ce site enchanteur !

— En effet, dit Gabrielle, ce sera bien pour autre chose. Enfin, vous voilà prévenu, et vous connaissez le dicton : « Un homme averti en vaut deux » !

— Bien vrai qu'il en vaut deux. Aussi, je ne les perds plus de vue.

— Tant mieux, mon ami. Vous serez encore utile à la petite Belgique et, si vous ne combattez pas dans l'armée, vous combattrez quand même pour l'armée; c'est pareillement utile.

Gabrielle se leva et monta dans sa chambre. Elle envisagea de quel moyen elle pourrait bien parvenir à savoir ce qui amenait Flore et son Boche, ici, à Flessingue. Serait-ce elle qui avait prévenu le poste des gardes-frontière, à Bouchaute, qu'une femme, conduisant des soldats français déguisés, s'acheminait vers la frontière avec sa troupe et s'apprêtait à passer la Hollande? Où donc était passé le troisième civil, qui lui rappelait une figure connue de Bruxellois? Ce n'était pas ce soi-disant Durieux.

Gabrielle voulut en avoir le cœur net avant de rentrer en Belgique.

Elle se reposerait d'abord, car la fatigue l'écrasait littéralement, et elle aurait d'autant plus de force, le lendemain, pour reprendre sa tâche avec courage et énergie.

## XVII.

Diedrich Herder, alias Durieux, venait de quitter l'hôtel au bras de Flore. Ils déambulèrent dans les rues de Flessingue, qui n'offrent rien de particulièrement intéressant à voir le soir. La ville, proprement dite, est petite; « les quatre rues », comme l'appellent les habitants, parce que quatre rues en forment tout le noyau, autour duquel on a construit de nouveaux quartiers, de formation bizarre, à cause des

bassins et du grand boulevard maritime. Dans son ensemble, la ville est donc très tortueuse et l'on s'y perd aisément.

C'est ce qui arriva aussi à Diedrich et sa compagne, qui s'ennuyèrent bientôt de cette promenade dans une ville si monotone.

— Entrons quelque part, dit Diedrich, je m'ennuie plutôt à marcher ainsi sans but.

— Oui, car cela nous permettra de mieux surveiller notre homme; nous le rencontrerons bien quelque part.

Ils entrèrent donc dans le premier café convenable qu'ils rencontrèrent. C'était un établissement assez important, où le « strijkje » hollandais traditionnel, c'est-à-dire un petit orchestre d'instruments à corde de 2 à 3 musiciens et un piano-accompagnateur, faisait le délice des consommateurs.

Notre couple eut assez de peine à se caser, car il y avait beaucoup de monde.

La salle était bien chauffée et avait un aspect très agréable pour celui qui venait du dehors, où le temps restait gris. La gaieté régnait en maître et Diedrich se sentit content et satisfait de son sort.

Assis dans un bon fauteuil en osier, comme on a coutume de placer dans les jardins ou véranda, il laissa errer sa pensée.

Il revit son départ d'Aix. Six mois déjà s'étaient écoulés depuis ce jour, où il avait quitté sa ville et sa fiancée, en lui promettant fidélité. Il était parti, non pas emballé, comme quantité de ses camarades, mais quand même plein d'enthousiasme pour l'Allemagne et son armée.

Il se rappela sa première marche et son entretien avec le soldat qui maudissait la guerre et qui — il l'apprit plus tard — fut placé dans une compagnie spéciale comme étant « suspect ».

Diedrich apprit bien vite qu'il fallait casser son caractère et suivre cette admirable ligne de conduite que lui avait décrite son lieutenant. Il fut bientôt devant Ypres et ne tarda pas à connaître les horreurs de la guerre. Il en fut fort impressionné. Des semaines et des semaines il vécut la vie des tranchées, l'éternel combat, l'éternel danger. Puis, il fut envoyé à Courtrai, en repos. Il y apprit comment ses compagnons d'armes s'amusaient, cherchant dans l'orgie l'oubli des monstruosité d'une guerre affreuse.

« Krieg ist Krieg ! La guerre, c'est la guerre ! » Tel était l'éternelle réponse, adoptée à toutes les fautes, à tous les méfaits, aux crimes même, pour faire taire les consciences. « Krieg ist Krieg ! » et l'honnêteté, la fidélité, les bonnes mœurs n'étaient plus que de vains

mots. Le vin et la danse étaient les deux grands apôtres, les seuls que l'on voulût écouter.



Et Diedrich, bientôt, fit comme les autres.... D'abord, il en'eut un peu honte, mais cela ne dura guère. Il endormit sa conscience comme tous les autres, avec les mêmes sophismes, et recommençait la même vie le lendemain.

Cette vie le mena forcément en des endroits que fréquentaient également des filles qui professaient un amour tout à fait spécial pour les marks et ne s'incommodaient guère du moyen ou de la manière dont elles pouvaient en obtenir. L'occasion fait le laron. Une fois sur la pente, la chute fut rapide. En un rien de temps, il changea du tout au tout.

De retour au front, il sauva son commandant blessé durant un engagement local, qui, sans l'intervention de Diedrich, serait mort sans doute possible. Le commandant fut exempté du service actif et placé dans un service administratif, à Bruxelles, et put obtenir que l'on lui adjoignit Diedrich comme ordonnance. Quand on apprit

qu'il connaissait et le français et le flamand, et qu'il avait habité la Belgique avant la guerre, on l'employa au service d'espionnage.

Herder devait donc espionner et trahir le peuple où il avait connu l'hospitalité la plus cordiale que l'on puisse rencontrer en pays étranger.

Le sentiment de l'honneur et de l'équité ne s'était pas encore totalement éteint dans son cœur et, par moments, il était honteux de sa propre conduite; mais, pour se justifier, il se dit alors que c'était là le seul moyen qui existait pour lui pour justifier sa présence à l'arrière du front, où, se répétait-il, il devait quand même combattre ces mêmes Belges, et encore bien les armes à la main.

Il se proposait d'abord d'être très large et de flâner les yeux sur beaucoup de choses, mais il se rendit bientôt compte que, de cette façon, il se ferait bien vite renvoyer au front comme n'étant pas utilitaire. Il importait donc de se montrer l'homme de la situation.

Ensuite, — et c'était encore là une des grandes raisons qui l'obligeaient à marcher, — les Allemands avaient un service de contre-espionnage très étendu qui contrôlait sévèrement ses agents.

Pour comble de malheur, il reçut un chef qui, disons le mot, était un véritable monstre et dont la mentalité n'était qu'une aberration; en un mot, un homme qui ne reculait devant rien.

Un beau matin, il fit appeler Diedrich à son bureau.

— Vous êtes un jeune homme d'une physionomie agréable, débute-t-il; je vais vous rendre la besogne très agréable et vous adjoindre comme collaboratrice et partenaire une charmante jeune fille. Je ne dirai pas qu'elle appartient à une famille très aristocratique, mais elle est bien habillée et a le caractère très gai, très léger, comme toute sa personne. C'est une Belge et elle fait pour nous ce que nous voulons, absolument tout. Vous allez vous faire accompagner par elle dans tous vos voyages et vous ne la quitterez pas. Voilà, je vous abandonne à vos propres forces; montrez un peu ce dont vous êtes capable. Les espions pullulent ici, et plus nous en pinçons, mieux cela vaut. Il s'agit de la sécurité de l'armée; et puis, cela effrayera les autres. Voilà, vous voilà donc lancé et bonne chance avec votre partenaire!

Herder songea de suite à Elsa; Elsa, qui lui avait tant demandé de lui rester fidèle!

Et voilà que l'on lui proposa de prendre comme camarade une fille bruxelloise.

Oui, Herder songea à Elsa, ... mais le courage lui fit défaut pour refuser, car cela signifierait le renvoi au front.

Il était pris dans l'engrainage, dans ce service où la voix de la conscience devait être étouffée à chaque instant. Il n'avait plus de volonté, il n'avait même plus le droit de rester fidèle à sa fiancée ! Et tout cela, au nom de l'empereur, le Dieu de la guerre allemande ! Il dépendait en tout de son chef et n'avait qu'à obéir passivement et aveuglement ; il n'avait qu'à faire ce que celui-ci ordonnait, et celui-ci était un monstre.

Diedrich ne resta pas longtemps à regretter ses fautes, et bientôt il n'y songea même plus, sauf à de rares intervalles. Déjà dès le premier jour, il fit taire ses remords par le péremptoire « *Krieg ist Krieg !* ». En ce moment même, il répéta les paroles en songeant à ce qu'il était assis, maintenant, avec cette femme dans ce café-chantant, à Flessingue. Il voulut chasser l'image de sa fiancée, image qui se représentait constamment à ses yeux dans la pose dans laquelle il l'avait revue la dernière fois ; la profonde tristesse de son attitude, le pressentiment que lui donnait la clairvoyance de l'amour, le torturaient en ce moment. Il souffrait de devoir s'avouer sa conduite honteuse tout en sachant que, malgré cette conscience de ses actes, il continuerait tantôt et demain à accumuler infidélité sur infidélité, jusqu'au jour, sans doute prochain, ou tout remord serait endormi et son moral à jamais gâté. Il en était là de ses sombres réflexions, quand il se sentit poussé du coude par Flore.

— Là, dit-elle, regarde....

Et elle lui montra de la tête un jeune homme, bien mis, qui venait d'entrer au café, accompagné d'un camarade aux allures très distinguées.

Diedrich regarda Flore, ne comprenant pas, perdu encore dans ses rêveries.

— C'est lui, murmura-t-elle.

— Oh, il ne peut pas nous échapper ; la ville est bien trop petite. Nous sommes en veine, dirait-on. Ouvrons l'oreille....

Les deux jeunes gens s'avancèrent dans la direction de la table occupée par Diedrich et Flore, le seul coin où il y avait encore de la place, et s'assirent juste derrière eux.

Flore leur tournait le dos. Elle avait rencontré le jeune monsieur Jean, comme ses amis l'appelaient, à Bruxelles, dans un café. Elle entendit qu'il parlait du front, et que le monsieur, qui se trouvait avec lui, lui promettait de passer la frontière. L'espionne, qui écoutait attentivement l'entretien et en avait entendu ces quelques bribes, prit la résolution de suivre l'inconnu, mais elle perdit sa trace après une

demi-heure de courses à travers la ville, dans un café où il parvint à lui échapper par une autre sortie. C'était-il rendu compte d'avoir été filé? Elle ne le savait, mais, quelques jours plus tard, elle se promenait avec Diedrich quand tout à coup ils se trouvèrent en face de lui. Immédiatement, ils recommencèrent, à deux cette fois, la filature interrompue.

L'homme — les deux espions le désignèrent sous le nom de M. Jean — prit le tram pour Vilvorde. Ils firent de même. Arrivé là, il loua une charrette pour Malines. D'autres véhicules affectés au même service attendaient des clients. Diedrich et Flore en louèrent un autre et poursuivirent leur gibier jusque dans la ville archiépiscopale. M. Jean pénétra dans un café de la Grand'Place et le couple de traîtres entrèrent dans un café voisin. Après quelque temps, le jeune homme ressortit et prit le chemin de la gare. Herder et sa collaboratrice le suivirent à distance, sans perdre aucun de ses mouvements. Ils descendirent ainsi le Bruel et la rue Léopold et arrivèrent donc place de la Gare, où l'homme prit le tram pour Anvers. Le couple ne le lâcha pas. Ils arrivèrent dans la Métropole en même temps que lui.

Le chef ne leur avait-il pas dit qu'ils pouvaient aller de l'avant, montrer leurs aptitudes? En un mot, n'avaient-ils pas carte blanche?

A Anvers, l'inconnu, ignorant du danger qu'il courait, prit une chambre dans un hôtel de l'avenue De Keyser, hôtel très fréquenté à l'époque par des officiers boches. Herder s'y installa à son tour et, le lendemain, le trio : M. Jean, Diedrich et Flore, se trouvèrent aux environs de la porte de Turnhout, où le Bruxellois entra dans une maison, dont il ne ressortit qu'après de longues heures. Le digne couple, cependant, ne se laissa pas décourager. Ils veillèrent les issues de la maison avec une attention soutenue, digne d'une plus noble cause.

Leur attente ne fut pas infructueuse et au cours de l'après-midi ils virent sortir, l'un après l'autre, une dizaine de jeunes gens de la maison ainsi surveillée, qui tous prirent la route de Turnhout. Un peu après que le dernier fut sorti, Jean se montra à son tour et rentra en ville.

— Il n'y a plus de doute, dit Flore, cet homme aide des Belges à franchir la frontière.

— Oui, mais qu'allons-nous faire? Suivre les jeunes gens ou suivre notre gibier?

— Notre gibier, naturellement.

— Monsieur Jean ?

— Evidemment ! Par lui, nous découvrirons toute l'organisation à laquelle il appartient ou dont il est le chef.

Ainsi fut fait. Cela les ramena tous les trois à Bruxelles. Arrivés dans la capitale, ils eurent tôt fait de découvrir où habitait l'inconnu, puis ils s'empressèrent d'aller prévenir leur chef, auquel ils firent un rapport détaillé de tout ce qu'ils avaient appris.

— Ça, c'est bien travaillé, dit-il. Je vous en félicite. Ce sont de bons débuts ; vous avez fait preuve d'initiative et d'endurance. Il est d'une importance primordiale pour nous d'anéantir de pareils organismes. Ces hommes fournissent du matériel humain à l'armée ennemie et nous nuisent donc directement. Nous pourrions les arrêter immédiatement, mais il est plus prudent et de meilleure politique, en certains cas, de continuer à leur laisser une certaine liberté et de suivre les détails de l'organisation, afin de faire, après coup, un coup de filet d'autant plus considérable qu'il s'étendra sur toutes les ramifications. Nous pourrions mettre la main, de cette façon, sur trente, quarante, voire même cinquante personnes impliquées dans une même affaire. Sans compter qu'il n'est pas impossible que certaines d'entre elles peuvent nous mettre sur la piste d'autres organismes, semblables ou d'espionnage, auxquels elles appartiennent. Nous allons donc, cette fois, appliquer cette dernière méthode. Vous continuerez à filer votre homme. Vous avez pris bonne note de l'adresse de la maison d'Anvers ?

— La voici, dit Diedrich, en lui remettant une page déchirée d'un calepin de poche.

— En ordre. Je préviendrai nos agents d'Anvers. Cela est déjà un succès. Donc, continuez à vous occuper de M. Jean. Il est possible qu'il passe la frontière.... Dans ce cas, vous le suivrez.... Vous avez les papiers nécessaires à cet effet. Voyez donc ce qu'il fait en Hollande.

— Oui, mais il pourrait y rester, une fois qu'il y est, dit Flore, qui craignait de voir sa proie lui échapper.

Voilà à quel degré de bassesse elle était déjà tombée. Elle avait peur de voir que la tête de l'homme, qu'elle considérait comme étant sa victime, puisse échapper à la mort qui l'attendait.

— Oh, il n'y a pas de danger, répondit Petermann, qui connaissait mieux la psychologie de nos bons patriotes. De pareils types se rendent en Hollande, non pas pour y rester, mais pour y continuer leur besogne. Il faut lui laisser toute latitude et je suis certain que

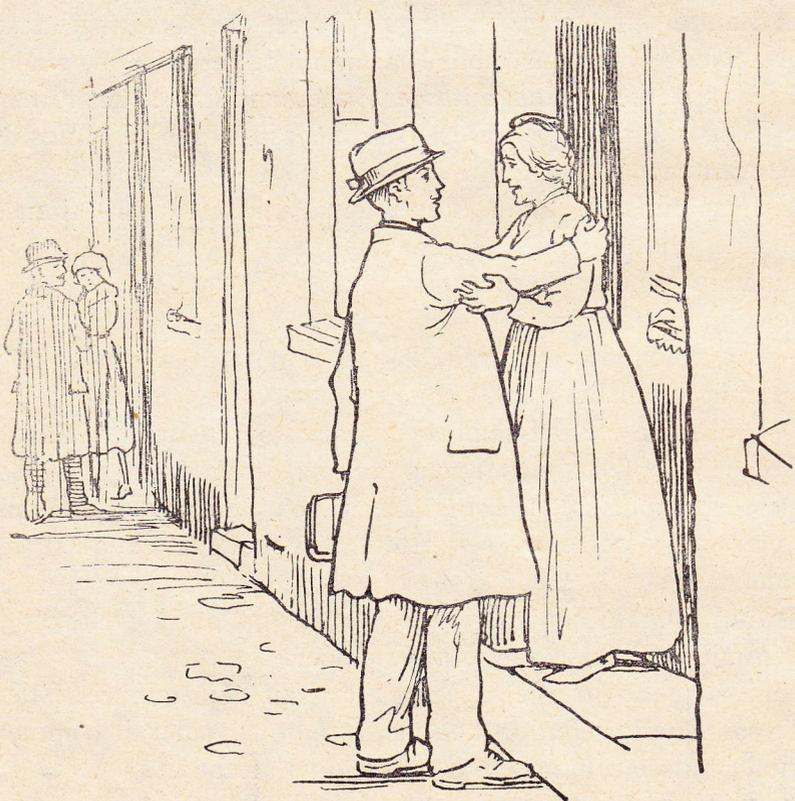
nous serons surpris du résultat que nous obtiendrons. Je compte donc sur vous. Continuez dans la voie que vous avez suivie jusqu'à maintenant. Je mettrai un bon point à côté de votre nom.

Satisfaits et contents, le couple quitta le bureau du chef.

Diedrich Herder, le fils d'une honorable famille de négociants, le fiancé d'une brave et honnête jeune fille, se sentit flatté par les louanges d'un sinistre individu tel que Petermann. Et sa joie était partagée par une femme qui ne connaissait plus aucune honte, qui n'avait plus aucun sentiment d'honneur.

Oh, si Elsa ou sa mère apprendrait cela ! Il ne voulut pas y songer....

Diedrich et Flore louèrent un appartement vis-à-vis de la maison habitée par leur victime et montèrent une garde étroite de la maison, se relayant alternativement.



Après deux jours de surveillance, ils virent sortir le jeune homme, reconduit à la porte par une vieille dame, qui paraissait anxieuse.

— Sa mère sans doute, dit Flore.

— Il me semble qu'il part en voyage, car il la salue longuement et sa mère paraît être inquiète.

— Oui, préparons-nous à le suivre.

En un clin d'œil, ils furent prêts et se lancèrent à la poursuite de leur gibier. Ils le suivirent jusqu'à Bouchaute. Il ne faisait plus de doute pour eux que Jean essayait effectivement de gagner la Hollande, et se souvenant des instructions du chef, ils s'apprêtèrent à l'y suivre.

— Une petite excursion en Hollande ne m'est pas désagréable du tout, dit Diedrich.

— Moi non plus, répliqua Flore, plus j'y songe, plus cela me sourit.

Mais c'était la nuit où la surveillance était particulièrement sévère, ce qui avait obligé M. Jean de se rendre à Sas van Gent.

Diedrich se rendit auprès de l'officier de garde et lui communiqua ses instructions, l'enjoignant de ne pas déranger le Belge dans son intention. Il exhiba les preuves de sa mission et l'officier se garda bien d'aller à l'encontre de ses désirs; il reconnaissait la toute puissance du service central d'espionnage de Bruxelles. Il fit même plus, et, sans doute dans le but de se bien faire voir de ses chefs, offrit à Herder d'envoyer au Belge un guide à sa solde, ce que Herder s'empressa d'accepter. Ce guide était un garçon de ferme belge faisant partie du service de renseignement ennemi.

C'est à de tels dangers qu'étaient exposés nos braves compatriotes. Il suffit de savoir cela pour se rendre compte des innombrables embûches dans lesquels pouvaient tomber nos agents d'espionnage. De pareils Judas se rendaient aussi en Hollande, où ils affichaient ostensiblement des sentiments patriotiques qui souvent firent bien de dupes, et nos agents en Hollande l'apprirent souvent à leurs dépens et compromettaient par dessus le marché, par leur inconcevable crédulité, leurs collaborateurs restés en pays occupé.

Ce soir-là donc, M. Jean était attablé dans une auberge. Il n'osait rien demander, de peur d'éveiller des soupçons, car il était très prudent en général. Il se proposait d'essayer seul de gagner la Hollande, une fois que la nuit serait venue.

Le garçon de ferme, envoyé par Diedrich et l'officier de garde, vint s'installer près de lui et entama un bout de conversation.

— Est-ce que vous allez aussi en Hollande? demanda-t-il.

— Moi? Mais pas du tout, répondit le Bruxellois.

— Allez, allez, vous ne devez pas avoir peur de moi, par exemple ! Vous comprenez quand même bien que je vois que vous êtes un étranger ici, et ceux-là ne viennent dans ces parages que pour passer la frontière. Enfin, cela ne me regarde pas.... Je voulais seulement vous dire que je m'y rends moi-même, d'ici une heure, et que, si vous aviez envie de m'accompagner, je vous montrerais le chemin.

Jean se laissa convaincre et s'estima même heureux de faire une aussi bonne rencontre. Il ne soupçonnait pas qu'il était dans la gueule du loup.

Il va sans dire que l'excursion réussit à merveille, car l'officier du poste de garde se trouvait auprès de la sentinelle et regardait avec un sourire démoniaque la fuite des deux hommes, qui se faufilaient entre les lignes.

Le tour étant joué, on alla prévenir Diedrich et Flore. Celle-ci venait de rencontrer une connaissance de Bruxelles, qui faisait honneur au cruchon de genièvre du patron de l'auberge. C'était lui qui avait signalé l'arrivée prochaine d'une femme pilotant un groupe de soldats, car il les avait remarqués entre Gand et la frontière. Il entendit trois des hommes, qui parlaient entre eux, et leur accent lui révéla sans peine le but de leur présence et de leur voyage. Il avertit donc les postes-frontière, qui redoublèrent de zèle, ou, du moins, en firent semblant.

Le lecteur se souvient comment l'aubergiste avait « endormi » — dans les deux sens du mot — Flore, qui était couchée, la tête sur la table, et ronflait à tout casser.

On voulut la réveiller quand l'officier de garde vint annoncer que le « gibier » avait passé en Hollande, mais on ne parvint pas à la tirer de son sommeil.

— Laissez-la ronfler un peu, dit celui-ci. Elle est sans doute légèrement fatiguée !

Diedrich approuva de la tête.

— Votre gibier ne peut quand même pas se rendre plus loin que Philippine, ce soir, où il devra passer la nuit, car il n'y a plus de moyens de communication. Au surplus, il est surveillé et il est même préférable de ne pas trop l'approcher. La route n'est pas bien large et l'on se remarque facilement.

On passa donc une bonne partie de la nuit dans l'auberge, d'autant plus que l'on reçut une communication disant que le « gibier » ne partirait que le lendemain matin, pour Breskens, d'où il prendrait le bateau pour Flessingue.

A. DU JARDIN

# GABRIELLE PETIT

## L'HEROINE NATIONALE

---



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS